



Jutta Richter

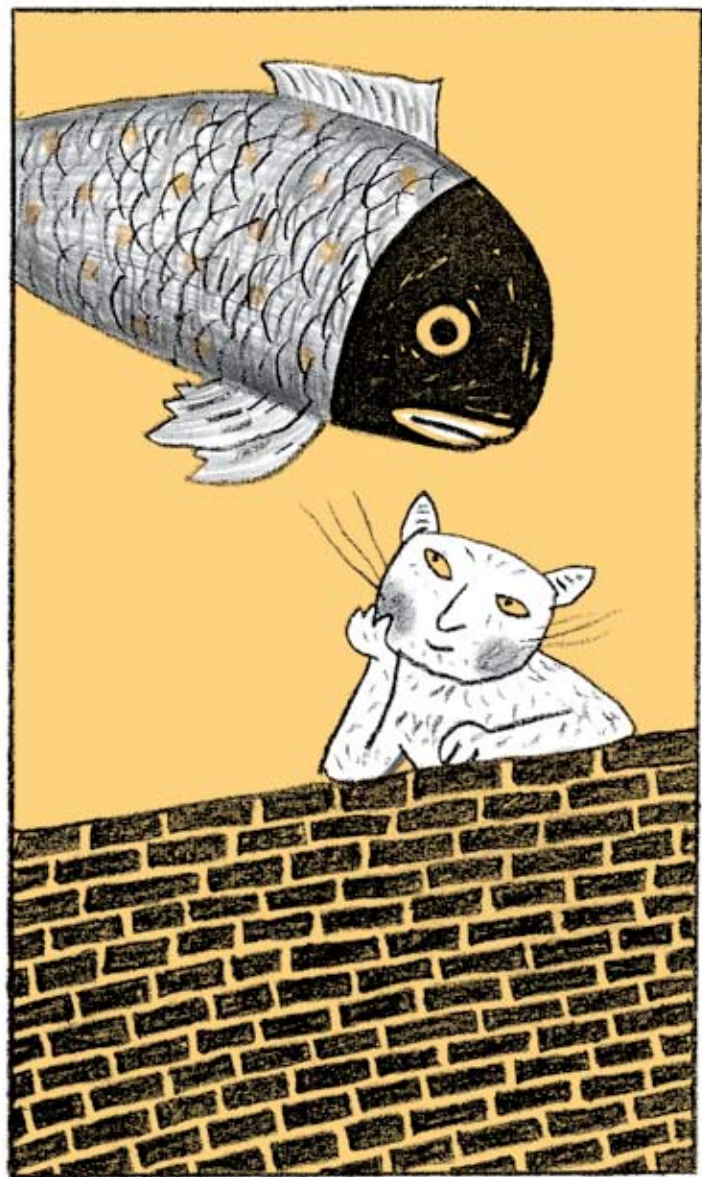
**L'Éternité,
mais sans moi**

Traduit de l'allemand
par Genia Català

Illustrations de
Rotraut Susanne Berner

LA JOIE DE LIRE

Pour Lilli, Lena et Perlinus,
pour tous les chats qui connaissent l'éternité
et tous les enfants qui sont attentifs et gentils.



Dans notre rue habitait une vieille chatte blanche.

Elle habitait au soleil, sur un mur, juste à côté de l'entrée du jardin que je traversais pour aller à l'école.

Je ne sais combien de fois je suis restée là, à sentir sa tête au creux de ma main. Je sais seulement qu'ensuite ma main sentait toujours le poisson, et que ça me dégoûtait parce que l'odeur de poisson me rappelait les vendredis.

Tous les vendredis, je devais rester à table jusqu'à ce que mon assiette soit vide. Il y avait ou du flétan qui me rendait malade, ou du hareng qui nageait dans de la sauce tomate rouge sang.

Cela, la vieille chatte ne le savait pas quand elle me faisait ses ronrons sur le chemin de l'école. C'était l'été et, comme il ne pleuvait jamais, elle était là chaque matin.

Entre l'œil et l'oreille, son poil était si clairsemé qu'on pouvait voir sa peau à travers. Ça me faisait une impression bizarre et je rêvais souvent de chats nus qui se promenaient, roses et sales, à travers la ville.

C'est pour ça que j'arrivais toujours en retard à l'école et qu'on m'appelait Traînassière.

Bien sûr, on ne me croyait pas, pour rien au monde on n'aurait admis que c'était de la faute de la chatte. Même quand je le jurais.

– Tu traînasses, disait mon père, avec ses gros yeux de poisson furieux.

– Tu traînasses, disait Monsieur Charles, l'instituteur. Une insoumise, voilà ce que tu es, grondait-il.

Oui, une insoumise, c'était bien ce que je voulais être, une insoumise à cent pour cent.

Une fille insoumise, ça valait au moins autant qu'une poule qui faisait cocorico ; c'était quelque chose d'exceptionnel.

J'étais exceptionnelle. Et dans la rue, devant moi, s'étendait tout un monde qui m'appartenait. Avec ses flaques d'huile irisées. Avec ses limaces rouges et luisantes. Avec ses cailloux marbrés et ses

bonbons à la fraise. Avec ses clous tordus et rouillés. Avec ses fleurs étranges et ses couleuvres, et cette vieille chatte qui, comme moi, était éternelle.

L'éternité nous appartenait.

Elle commençait dans la chaleur étincelante de midi, quand nous restions là, l'une près de l'autre, et que je lui expliquais les mots que j'avais appris le matin.

– Tu es une chatte insoumise, lui murmurai-je, et moi je suis une fille insoumise ; en réalité nous sommes ensorcelées, et nous allons vivre soixante-dix-sept vies.

– Sept seulement, ronronna la chatte, mais qui nous croirait ? De toute façon, comment compter jusqu'à soixante-dix-sept quand on ne sait compter que jusqu'à vingt ? C'est comme de compter jusqu'à un million !

– Oh oui, c'est vrai, soufflai-je, effrayée par les énormes chiffres que j'imaginai.

– Sais-tu comment les chiffres nous viennent en tête ? demandai-je.

La chatte réfléchit un instant tout en me léchant la main de sa langue râpeuse qui semblait avoir des milliers de petits crochets.

– Ça dépend des souris, dit-elle enfin. Des souris qu'on a mangées.

– Mais je n'ai encore jamais mangé de souris ! Pas même une, je te jure !

– Tu jures, tu jures, tu vas jurer à en perdre ta dernière chemise, dit la chatte avec un feulement. Elle sauta du mur et disparut derrière le conteneur à ordures.

L'éternité était immense, et si lente.

Surtout quand je ne pouvais pas la partager avec la chatte.

La seule chose qui m'aidait, dans ces moments-là, était la scie circulaire de Waldemar Bouquet avec laquelle il découpait l'après-midi.

La scie déchirait l'air au-dessus des toits et je m'imaginai qu'à chaque crissement un petit bout d'éternité tombait du ciel.

Le soleil se coucha et, de la fenêtre, ma mère me lança un sandwich enveloppé dans du papier ménage.

– Tu peux rester dehors encore une demi-heure ! me cria-t-elle.

Le directeur des lumières de la ville alluma l'éclairage municipal.

Appuyée contre un réverbère, je mâchais mon pain en écoutant vibrer le courant.

Comment le courant pouvait-il arriver jusqu'au sommet du réverbère ? me demandai-je. La chatte n'était pas là pour me l'expliquer.

Mon père ne me l'expliqua pas non plus. Il me dit seulement de cesser de faire une montagne de tout, et que je ferais bien mieux de travailler mon calcul. Mais comment apprendre à calculer puisque je n'arrivais pas à me résoudre à manger des souris ?

A ça non plus, mon père n'avait pas donné de réponse. Il s'était contenté de me regarder de ses gros yeux de poisson furieux et de me traiter de tête de mule.

Je restai donc longtemps à réfléchir, appuyée contre le réverbère, alors que la vieille chatte dévorait une souris après l'autre et devenait de plus en plus intelligente.

Puis on me cria de rentrer, on me fit prendre un bain, on me fit me peigner et aller au lit.

– Bonne nuit ! dit ma mère. Fais de beaux rêves !

– Bonne nuit, maman, répondis-je.

Mais je rêvai de chats à la peau nue qui

se promenaient à travers la ville, sachant bien qu'il n'y avait pas de bonnes nuits.



Waldemar Bouquet était le facteur. Il était aussi notre voisin. La chatte ne l'aimait pas.

Peut-être parce qu'elle pensait que l'éternité ne suffirait pas si Waldemar Bouquet continuait à la scier tous les après-midi.

Mais peut-être aussi parce que Waldemar Bouquet avait un chien-loup. Il le gardait enfermé dans un vieil enclos tout rouillé derrière sa maison. Le chien-loup s'appelait Ralf et il gémissait. Surtout les dimanches, lorsque Waldemar Bouquet partait à la recherche d'une fiancée.

Il était beaucoup plus âgé que mon père.

Bien entendu, la chatte savait exactement l'âge de Waldemar Bouquet. Ça venait des souris. Ma mère disait que, de toute façon, il ne réussirait pas à trouver une femme, ce qui d'ailleurs n'était pas sans relation avec ses pieds plats.

– Une maladie professionnelle, avait dit mon père en croquant un radis.

C'était de nouveau un dimanche soir et Ralf, le chien-loup, n'arrêtait pas de gémir.

– On devrait la faire endormir, cette pauvre bête.

Ma mère avait pris son air de pitié.

– Mets-toi bien ça dans la tête, me dit mon père, un animal n'est pas un jouet. On ne laisse pas une bête végéter comme ça dans un vieil enclos tout rouillé.

En fait la chatte était du même avis, mais pour Ralf elle faisait une exception.

– Peuh, c'est de sa faute, dit-elle en soufflant. Il lèche la main qui le frappe au lieu de la mordre. Il pousse des gémissements dans sa cage pour nous faire pitié, puis il attaque ou s'aplatit par terre dès qu'on lui en donne l'ordre.

– Après tout, il n'y peut rien, dis-je.

– Sornettes ! dit la chatte, toujours en soufflant. Une victime ? Taratata ! A sa naissance, est-ce que c'était une victime ? Personne ne naît victime. Chaque animal est libre et puissant, et la vie, quand elle commence, est toujours un miracle.

– Mais tout de même, si Waldemar Bouquet l'enferme, dis-je encore.

La chatte souffla une dernière fois, sauta du mur et disparut.

Comme une vague au-dessus de ma tête, l'éternité me submergea une fois de plus. Je m'assis au bord du trottoir et me mis à compter les petits cailloux coincés dans l'asphalte.

Si j'arrivais à compter jusqu'à trente, je comprendrais ce que la chatte voulait dire.

Le soleil disparut derrière un épais nuage noir. Et juste au moment où j'arrivais à trente-deux, je découvris une épingle à la tête en verre bleu. Je la ramassai et me piquai le doigt.

Une victime, me dis-je, une victime. Ça doit être drôlement dur. Quelque chose comme une douleur qu'on se ferait exprès. Une douleur qui n'aurait pas de sens, comme de se piquer avec une vieille épingle à tête de verre.

Une victime, c'est un chien qui se laisse commander, parce qu'il a peur qu'on ne lui donne rien à manger s'il n'obéit pas.

A ce moment, je compris qu'on pouvait compter jusqu'à trente-deux sans avoir mangé une seule

souris, et que les vieilles chattes ne savent pas toujours tout.

Soudain la chatte fut de nouveau là à se frotter contre mon dos. Elle posa sa tête au creux de ma main et dit en ronronnant :

– Tu vois, toi aussi tu arrives à comprendre, quand tu veux.